Rencontre avec Jean-Noël László

Véronique Gorczynski

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/estampe/1040>

DOI : 10.4000/estampe.1040

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012

Pagination : 98-104

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Véronique Gorczynski, « Rencontre avec Jean-Noël László », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 239 | 2012, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 30 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1040> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/estampe.1040>

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

RENCONTRE AVEC JEAN-NOËL LÁSZLÓ

Propos recueillis par Véronique Gorczynski

Jean-Noël László a fait don au département des Estampes et de la Photographie de plus de six cents documents ayant trait au mail art : œuvres, archives, correspondance. Ce don complète un précédent dépôt datant de 2005. Il a accepté avec beaucoup de liberté de s'exprimer sur sa démarche artistique, ses activités associatives, mais aussi sur son implication citoyenne.

Véronique Gorczynski : Pouvez-vous nous parler de votre parcours, comment avez-vous découvert le mail art ?

Jean-Noël László : Après avoir été responsable de la section Arts plastiques de la Maison de la culture de Nantes jusqu'en 1982, j'ai repris contact avec celui qui avait été mon professeur aux Beaux-Arts, le sculpteur Henri Comby. Jacques Braunstein, directeur à l'époque de l'école des Beaux-Arts de Nancy l'avait invité à participer à une manifestation de mail art à l'abbaye des Prémontrés en Lorraine. Comme il ne souhaitait pas y participer, il m'a proposé de le faire. Le thème de cette manifestation était « l'objet culturel ». J'ai envoyé une lithographie et j'ai ainsi participé à mon premier projet. Je me suis retrouvé dans le catalogue sur le listing des participants. L'année suivante, en 1984, j'ai été invité par Fredo Jacek Ojda à participer à un projet qui se déroulait en Pologne dont l'intitulé était Le monde est un grand théâtre, les envois ont donné lieu à une exposition au Grand Théâtre de Varsovie.

Étant entré dans la dynamique du réseau, j'ai eu envie d'inviter à mon tour. En 1985, en m'inspirant de différents éléments de l'actualité : la mort de Simone de Beauvoir qui avait réactivé l'existentialisme, et l'exposition des dessins de bagnards de Pierre Letuaire qui se tenait à Toulon, j'ai mis en place le projet Le Baigneur c'est les autres auquel de nombreux artistes ont répondu. Grâce au succès de cette exposition, la Maison des Jeunes et de la Culture de Salon-de-Provence m'a contacté l'année suivante pour organiser une manifestation à l'occasion de ses vingt-cinq ans. J'ai lancé le projet *A quarter of century* en demandant à chaque artiste de m'envoyer un quart d'œuvre d'art.

Dans les envois que j'ai reçus, l'esthétique particulière des timbres et des tampons m'a beaucoup marqué. J'ai alors cherché des informations et découvert le livre dédié aux tampons de Hervé Fischer publié en 1974 aux éditions Balland, Art et communication marginale. Devant le peu d'informations concernant le timbre d'artiste, l'idée m'est venue d'organiser l'exposition Timbres d'artistes qui a eu lieu en 1993 au musée de La Poste, car quel plus bel écrin pour le timbre que le musée de La Poste, de plus la confrontation avec l'institution paraissait pertinente.

Qu'est-ce qui vous décide à répondre aux envois qui vous sont faits ?

Il y a deux aspects, un purement formel où plastiquement il y a des choses qui m'intéressent. J'ai donc envie d'en savoir un peu plus, s'il y a une continuité ou si c'est juste le

III. 1. Guglielmo Achille Cavellini, [*Informazione*], ca 1980, autocollant. BnF Est., don Jean-Noël László.

hasard. Il y a aussi le contenu, si je me sens en phase, je renvoie quelque chose, un mauvais jeu de mot, une chose absurde, une devinette ou un truc à tiroir et je vois si ça mord.

La fidélité est particulièrement présente dans les échanges artistiques...

C'est un art à vivre. Anne Cauquelin¹ m'a fait l'honneur d'écrire des textes sur la spécificité de mon travail qui n'est pas un art à voir, mais un art à vivre, et je l'envisage également comme ça.

Travaillez-vous de la même manière sur les estampes et les timbres, quels sont vos échanges avec les artistes ?

Il y a une méthodologie propre au projet, certains interlocuteurs comprennent tout de suite ce que l'on veut. À d'autres, il faut fournir beaucoup d'explications, c'est très variable, il n'y a pas un procédé que l'on reproduit.

L'échange entre les artistes est important ?

Arthur Aeschbacher est quelqu'un que j'apprécie énormément, c'est un vieux monsieur qui a été très ami avec Raymond Hains. Il m'a raconté que lorsqu'il était jeune, il était sous l'aile protectrice de Sonia Delaunay, ils portaient ensemble à leur atelier.

En guise de vœux pour 2010, il me dit « Jean-Noël cette année je sens que ça va marcher pour toi », puis poursuit « pour moi tu es la relève ». À la même époque, j'ai reçu le courrier d'un jeune artiste Pierre Belouin, il a été en résidence d'artiste à la Villa Arson et exposé au FRAC PACA. Dans cette lettre il me remercie d'être venu faire une intervention sur les timbres d'artistes alors qu'il était en classe de terminale, puis précise « si je suis devenu artiste c'est grâce à toi ». Il me semble que je suis le lien entre les deux, j'ai un peu allumé la flamme de Pierre comme Arthur l'avait fait pour moi. J'espère que Pierre fera ça pour quelqu'un de plus jeune. Nous ne sommes propriétaire de rien, et c'est dans cet esprit que je fais le dépôt. Pour moi c'est de l'énergie, on a fonctionné plus ou moins bien avec cette énergie mais elle ne nous appartient pas, il faut laisser les autres en faire autre chose.

Que vous ont apporté les nouvelles technologies ?

J'ai travaillé avec de nombreux artistes proches de ces problématiques et particulièrement avec mon ami Fred Forest dont j'ai été l'assistant. Comme toute chose que l'on découvre, c'est la panacée et puis on s'aperçoit des limites du genre, mais tout n'est pas négatif. Il n'y a pas un médium qui serait le médium artistique nec plus ultra. À ce propos Ken Friedmann m'avait déclaré, quand je l'ai rencontré en Norvège

1. Rédacteur en chef de *La Nouvelle Revue d'esthétique*, professeur de philosophie à l'université Paris X et l'université de Picardie.

« Il y a moins de mauvais timbres d'artistes que de mauvaises peintures, parce que il y a moins de fabricants de timbres d'artistes que de peintres ! ». Je pense que l'on peut faire des choses admirables avec le fax ou Internet, mais je pense aussi que l'on peut faire des choses merveilleuses quelque soit le médium comme par exemple avec des aliments, ce que j'ai pu apprécier en exposant le travail de Daniel Spoerri². Toutes les pratiques artistiques offrent des possibilités extraordinaires.

Certaines personnes ont stoppé leur activité, est-ce la fin d'une génération ?

Oui, à certains moments on est en phase avec une problématique qui correspond à une époque et à une génération d'artistes. Et puis on vieillit, on devient un vieux con et on reste avec les vieux cons. Mais j'établis le contact aussi avec les jeunes cons... Je plaisante bien évidemment.

Le mail art a pour vocation d'échapper au circuit traditionnel de l'art, mais en 1990 vous avez pris contact avec Françoise Woimant, dans le but de connaître les modalités de dépôt à la BnF, pourquoi ce choix ?

Quand je me suis intéressé au mail art, j'ai eu beaucoup de difficultés à trouver des informations. Hervé Fischer parle de subculture, de culture alternative. Aussi, pour éviter à de nouvelles générations de se retrouver face à ces mêmes problèmes, il me semblait nécessaire de conserver des œuvres, de la documentation qui serait utile aux chercheurs, aux étudiants ou bien aux critiques. Ainsi, ils pourraient avoir accès à des originaux, de la matière et non pas simplement à des écrits traitant du sujet. Il me semble que la BnF est le lieu idéal pour conserver ces documents qui permettent de travailler sur une réalité artistique et esthétique.

2. Daniel Spoerri, dans son restaurant à Düsseldorf collait les restes des repas qu'il préparait lui-même pour réaliser des tableaux pièges.

III. 2. À gauche : Ulrich Tarlatt, Guillermo Deisler (sous la direction de), *Love-Box 2 : mail art project*, 33 participants, 1988, techniques diverses, BnF Est., don Jean-Noël László.

III. 3. Ci-contre : Serge Segay, *Zaum post*, 1996, photocopie. BnF Est., don Jean-Noël László.

Le mail art a permis à de nombreux artistes de l'Europe de l'Est de s'exprimer via les cartes postales, les tampons, les revues de poésie visuelle, nous avons dans les collections très peu de timbres de ces artistes, davantage de cartes postales. Savez-vous pourquoi et quelle est la dimension politique et artistique du mail art ?

Ils n'ont pas fait moins de timbres, mais il y avait le rideau de fer. Les archives d'Artpool³, en conservent un nombre important. Le Staatlichen Museums Schwerin a fait une importante exposition de mail art avec les archives d'artistes originaires des pays de l'Est, et au final on constate qu'il y a autant de timbres que de cartes postales.

Le contenu de ces envois était parfois très politique, cependant il existe une vraie énergie et un véritable réseau de mail artistes dans les pays de l'Est, tout comme dans les pays sud-américains soumis à des pouvoirs politiques dictatoriaux. Comment ont-ils pu échapper aux repréailles et à la censure ?

Le mail art est comme une soupape de sécurité. György Galántai a organisé une des premières manifestations de timbres d'artistes emblématiques dans les années 1970. Comme la police politique le surveillait, il m'a expliqué qu'il changeait chaque nuit de cave afin de pouvoir tirer les pages de son catalogue en sérigraphie. Dernièrement, lorsqu'il a organisé une exposition sur les timbres d'artistes, c'est le cabinet des dessins du musée des Beaux-Arts de Budapest qui lui a ouvert ses portes, à quelques dizaines d'années de différence.

3. Centre d'archives créé et dirigé par György Galántai.

III. 4. Ci-contre : Endre Tót, *ZeroPost*, 1976, offset sur papier gommé, 1976. BnF. Est., acquisition.

III. 5. À droite : Morgens Otto Nielsen, [Sans titre], tampon, 1991. BnF. Est., don Jean-Noël László.

Comment faisaient-ils circuler les œuvres ?

Au péril de leur vie, bien souvent. En Uruguay, Clemente Padin et Fernando Caballero furent enfermés dans les geôles uruguayennes pour leur activité d'artiste et de mail artiste. Sous la pression du réseau, les militaires uruguayens durent les libérer. Dans le catalogue de l'exposition qui s'est déroulée au musée de La Poste, Coup d'envoi ou l'art à la lettre, Pierre Restany raconte une action particulière. Un artiste tchèque avait sélectionné

dans un annuaire de Prague tous les noms des habitants d'une même zone, supposant qu'ils étaient tous de petits fonctionnaires. À cette époque, toute réception d'une lettre officielle était source de problème. Il avait alors envoyé un colis à tous ces gens avec un accusé de réception. Personne ne se déplaça pour venir chercher le colis qui lui était adressé, et le bureau fut rapidement envahi. Le receveur décida d'en ouvrir un et découvrit une brique. Il prit conscience que ces colis n'étaient que des briques, la poste décida alors de poursuivre en justice l'artiste pour usage illicite de l'administration et l'assigna en justice. L'argument de la défense fut le suivant : il ne s'agit pas d'un usage illicite mais d'une action artistique. Pour confirmer ce propos, vous pouvez solliciter des critiques d'art internationaux qui vous diront s'il s'agissait ou non d'une action artistique. Pierre Restany et d'autres critiques confirmèrent la valeur artistique du geste, et l'artiste fut relaxé. C'est une jolie démonstration de la force du mail art.

Le mail art est-il concevable sans cette dimension contestataire ?

Je ne le conçois pas sans cette dimension politique, alternative ou écologique. Et ce n'est pas le chemin qu'ont pris les envois à l'heure actuelle. Quand je me suis tourné vers les arts, c'est parce que j'avais été déçu par le militantisme politique. Quand La Poste du Var m'a sollicité pour réfléchir à une œuvre pour le bureau de poste – le bien nommé Toulon-Liberté – je me suis souvenu du poème d'Éluard, *Liberté*. Bien qu'écrit en d'autres lieux et à une autre époque, il présentait quelques similitudes : le Front national venait alors de remporter les élections à Toulon. « Écrire » au sens étymologique signifie graver ; j'ai donc gravé le mot « liberté » pour occuper l'espace au sol du bureau de poste. Pour moi une œuvre publique doit être le reflet du lieu et de ses usagers... en l'occurrence les clients et les préposés. Toulon-Liberté est le bureau le plus polyglotte de la ville. J'ai donc décidé de reproduire le mot « liberté » dans de nombreuses langues : les principales langues européennes, mais aussi, comme La Poste a une mission universelle, les langues qui ne renvoient pas à l'alphabet romain : le russe, le grec, l'éthiopien, l'hébreu, le chinois, etc.

Vous m'avez parlé d'un projet de livre d'artiste avec Jean-François Bory.

À partir du moment où le mail art ne m'a plus paru justifié historiquement et structurellement, je me suis tourné vers un travail d'investigation du langage tout en conservant mes principaux axes de création, à savoir la participation des autres, le partage, le jeu et l'espace entre l'image et l'écrit. En 2001, j'ai commencé un travail d'investigation du matériel langage, mais a minima, avec l'alphabet. Mon premier livre d'artiste s'appelait *Tout long édition*. C'est un abécédaire, dont chaque lettre renvoie à la création d'un être – un artiste à chaque fois différent – générant ainsi mon propre panthéon. Par la suite, je me suis demandé comment tendre vers la substantifique moelle, en ajoutant ou en prélevant de la matière ? J'ai préféré me tourner vers une démarche plus zen et donc prélever

de la matière, avec Jean-François Bory, nous avons fait les *Voyelles de Rimbaud*.

En poursuivant ces prélèvements, il me restait la ponctuation, avec Alain Jouffroy nous avons fait *De point en point*. J'ai continué à prélever de la matière et réalisé avec Henri Chopin *Le silence lance l'air*. Et comme entre temps, j'ai travaillé avec Pierre Tilman, j'ai prolongé le travail sur la ponctuation, en faisant *Les points d'interrogation sont des crochets*. J'ai proposé à Jean-François de faire *Les Consonnes de Bory*, et comme Rimbaud n'avait pas pensé au « y », j'ai poursuivi en faisant le *Y de László*. Le cycle s'intitule *Satisfecit : 10/10*. Je souhaitais qu'il soit de dix livres, car à quelques ouvrages près, tous mes ouvrages sont édités à dix exemplaires, plus huit en édition d'artiste. Étant arrivé à créer sept livres, il me fallait trouver la justification des trois derniers. Pour *Correspondances*, un de mes projets postaux j'avais travaillé avec Marie-Claire Bancquart, et à cette occasion j'avais lu ses écrits sur Internet à propos de la poésie et du verbe qui renvoyaient à la vie, à la mort et à la mémoire. J'ai décidé d'en faire la thématique de mes trois derniers ouvrages. La vie est évoquée par le livre *Le Goût du neuf* que j'ai réalisé avec Daniel Biga. *Mo(r)t*, avec Marie-Claire Bancquart évoque le jeu entre mort et mot. Il se présente sous la forme d'une bobine en bois, le fil de la bobine est justifié par le fil de la lecture et le fil de l'existence.

III. 6. Guillermo Deisler (sous la direction de), *UNI / vers (:) : visual and experimental poetry portfolio*, n° 016, techniques diverses, 34 participants, 1991. BnF. Est., don Jean-Noël László.

Pour le dernier livre, j'ai sollicité un comédien et écrivain oulipien, Olivier Salon, que j'ai rencontré l'été dernier à Avignon. Avec lui je vais travailler sur la mémoire. Ce livre sera dédié à mon père qui est mort il y a bien longtemps, il s'appellera donc *6J* (Ci-gît). Comme pour moi la mémoire pèse, le livre sera certainement en fer.

Comment êtes-vous devenu président de l'association Art-Terre en 1988 ?

J'ai d'abord fait partie de l'association Elstir. Ma volonté avec d'autres artistes était de créer une sorte de tremplin pour les jeunes artistes toulonnais. Je découvrais alors le mail art et j'avais constaté que des affinités pouvaient

exister entre des artistes de nationalités différentes et ceux de Toulon. C'est avec Elstir que j'ai monté mon premier projet *Le bain c'est les autres* qui a remporté un vif succès, mais qui ne m'a pas fait que des amis au sein de l'association... À la suite de mon départ d'Elstir, j'ai créé l'association Art-Terre.

Avec Art-Terre, j'ai monté le projet d'exposition *Timbres d'artistes*, édité des sérigraphies avec Cozette de Charmoy, des tee-shirts avec Ken Friedmann, etc. L'association a beaucoup travaillé avec des instituts français, avec le Goethe Institut, avec le ministère de l'Éducation nationale, avec le ministère des Affaires étrangères, avec La Poste... Nous avons produit un document pédagogique avec les éditions du CRDP d'Aix-Marseille qui a reçu les félicitations du comité de lecture du CNDP, permettant sa diffusion à l'échelle nationale. Le hiatus fut qu'à un certain moment le président László a occulté l'artiste László, ce qui ne fit pas du tout les affaires de l'artiste. Donc, en 2003 l'artiste a tué le président !

Ces multiples activités : commissaire d'exposition, éditeur, artiste se complètent-elles ?

Dans le mail art l'œuvre, c'est le réseau lui-même. Chaque participant est un maillon, un élément qui peut être multiple : il peut être archiviste, commissaire d'exposition, journaliste, collectionneur. C'est selon ses desiderata. Je trouve ça plus enthousiasmant que d'être un artiste au sens traditionnel du terme et de ne faire qu'une chose, la chose que l'on sait faire.

Dans un numéro de la revue *Communication et langages* paru en 1994, vous constatiez « l'homme est devenu l'objet de la bureaucratie spolié par l'industrie, manipulé par les mass media et le pouvoir, et sans contrôle face aux dangers écologiques et nucléaires », dix-sept ans après, cette déclaration trouve-t-elle une résonance particulière ?

Je ne suis pas pessimiste, mais je crois qu'il ne faut pas baisser la garde. Je voudrais conclure par un slogan de Mai 68 gravé sur la sépulture de Malik Oussekine au Père-Lachaise et qui lui sert d'épitaphe : « Ils pourront couper toutes les fleurs, mais ils n'empêcheront pas la venue du printemps ».